

DISCOURS CONTRE LES JUIFS

1. Voici enfin passé le jeûne ou plutôt l'ivresse des Juifs, car il y a une ivresse que le vin ne produit pas, et l'on peut, tout en jeûnant, perdre le sens et subir toutes les fureurs de l'intempérance. Si l'ivresse était impossible sans le vin, le Prophète n'eût point dit : «Malheur à ceux qui sont ivres sans avoir bu du vin.» (Is 29,9) Si l'ivresse était impossible sans le vin, Paul n'eût point dit non plus : «Gardez-vous de l'ivresse que produit le vin.» (Th 5,18) C'est parce que l'ivresse peut avoir d'autres causes qu'il dit ces paroles : «Gardez-vous de l'ivresse que produit le vin.» En effet il y a une ivresse véritable qui résulte de la colère, de la concupiscence aveugle, de l'avarice, de l'amour de la gloire et d'une foule d'autres passions. Qu'est-ce que l'ivresse, sinon un état où la droite raison ne règne plus, un délire, une fièvre de l'âme ? Par conséquent, non seulement l'homme qui s'est gorgé de vin, mais encore celui dont une passion dévore l'âme, doit être avec raison estimé en proie à une violente ivresse. Oui, celui qui brûle pour une femme qui n'est pas la sienne, celui qui passe sa vie au milieu des courtisanes, sont ivres. Et de même que l'homme, dont des libations copieuses ont troublé la tête, prononce des paroles sans retenue, et aperçoit ce qui n'est pas au lieu de ce qui est; de même, celui qui est enivré du vin de sa passion impudique, loin de préférer des paroles irréprochables, répand des propos honteux, obscènes, grossiers et bouffons, il aperçoit ce qui n'est pas au lieu de ce qui est, et il reste aveugle en face des choses les plus évidentes. Sa passion va-t-elle jusqu'à la pensée de l'outrage, tout lui rappelle l'image de la personne qui en est l'objet; et tel qu'un homme en délire et hors de lui-même, dans les assemblées comme dans les festins, en tout temps comme en tout lieu, lui adressa-t-on une infinité de questions, il ne semble pas même les entendre; c'est elle qui absorbe ses pensées, c'est le crime qui est l'objet de ses rêves : tout devient pour lui une source de défiance et de crainte; un animal captif et furieux n'est pas plus misérable. Il est ivre également celui que la colère possède : son visage s'enfle, sa voix grossit, ses yeux s'injectent de sang, son esprit s'obscurcit, sa raison disparaît, sa langue tremble, ses regards deviennent obliques, ses oreilles entendent certaines choses pour d'autres, car, plus violente que n'importe quel vin, la colère a frappé son cerveau, soulevé l'orage et produit un tumulte qui ne s'apaisera pas.

Si la concupiscence et la colère nous jettent dans une véritable ivresse, à plus forte raison l'homme qui professe l'impiété, qui blasphème contre Dieu, qui s'oppose à ses lois, qui refuse de renoncer à une opiniâtreté absurde, est-il en proie à l'ivresse et à la démence, et se trouve-t-il dans une condition plus méprisable que celle des hommes dont la débauche a perdu la raison, quoiqu'il ne paraisse pas lui-même s'en apercevoir, car c'est un des effets les plus caractéristiques de l'ivresse, de se couvrir d'ignominie et de n'en avoir aucun sentiment. Aussi de même que les personnes atteintes de démence, offrent ce terrible spectacle, lorsqu'elles sont malades, de ne pas même sentir qu'elles sont malades; de même les Juifs n'ont pas conscience en ce moment de l'ivresse à laquelle ils sont en proie.

Il est donc passé leur jeûne dont nulle ivresse n'égale l'ignominie. Quant à nous, ne nous relâchons pas de la sollicitude due à nos frères, et ne regardons pas comme sans utilité à l'avenir les soins dont ils sont l'objet. Que font les soldats lorsque le combat est terminé et les ennemis en fuite ? A leur retour, ils ne se dirigent pas soudain vers leurs tentes, mais, se transportant sur le champ de bataille, ils en font disparaître les victimes dont il est jonché; ils confient à la terre les dépouilles des morts : pour ceux qu'ils découvrent, respirant encore parmi les cadavres et sans blessure mortelle, ils les prennent et les portent avec toute sorte de précautions dans leurs tentes; là on leur tire le fer des plaies, on appelle les médecins, on essuie le sang dont les plaies sont couvertes, on y met un appareil, on emploie en un mot tous les moyens utiles en pareil cas; et on ramène de la sorte les blessés à la santé. Et nous aussi, après avoir, appuyés de la grâce de Dieu, poursuivi les Juifs à outrance, attiré sur eux les armes des prophètes, examinons de tous les côtés, maintenant que nous sommes de retour, si quelques-uns de nos frères ne sont pas tombés, si quelques-uns n'ont pas été entraînés au jeûne, si quelques-uns n'ont pas pris part à leurs solennités. Cependant n'ensevelissons personne; emportons au contraire tous les blessés pour les guérir. Dans les guerres ordinaires, impossible au guerrier de retrouver celui de ses compagnons qui est tombé et qui a rendu son âme, et de le rappeler à la vie. Dans la guerre et dans le combat que nous poursuivons, eût-on reçu un coup mortel, il est possible, avec de la bonne volonté et le concours de la grâce divine, de revenir encore à la vie. Ce n'est pas la nature qui nous condamne ici à la mort, comme dans le cas précédent, c'est notre volonté et notre résolution. Or on peut tirer la volonté de la

HUITIÈME DISCOURS

mort où elle est plongée, on peut relever une âme à l'état de cadavre et lui persuader de retourner à la vie qui lui est propre, de reconnaître son Souverain.

2. Surtout point d'abattement, mes frères, point de découragement, point de laisser-aller, et que l'on ne me fasse pas entendre ces paroles, à sa voir, qu'il fallait avant le jeûne prendre ses précautions et ne rien négliger. Mais maintenant le jeûne passé et le péché commis, la prévarication consommée, quel avantage espérer ? – Celui qui comprend ce qu'est la sollicitude fraternelle, comprendra également que voici venu le moment où il faut la déployer et user de tout notre zèle. Ce n'est pas assez de prévenir nos frères avant la faute, il faut de plus, après leur chute, leur tendre une main secourable. Si, dès le principe, Dieu en avait agi de la sorte envers nous s'il se fût contenté de nous prévenir avant le péché, s'il eût abandonné l'homme après sa faute et l'eût laissé dans l'abîme où il gisait, nul d'entre nous n'eût été sauvé. Mais Dieu n'agit pas ainsi; miséricordieux et bon comme il est, désirant ardemment notre salut, il nous témoigne après nos fautes une touchante sollicitude. Il avait bien averti Adam avant sa chute, et il avait dit : «Tu pourras manger du fruit de tous les arbres qui sont dans le paradis. Mais le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, tu n'en mangeras pas; le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort.» (Gen 2,16-17) Voilà donc le Seigneur faisant usage de la douceur de la loi, du large champ que laisse sa libéralité, de la menace des supplices à venir, de la promptitude du châtement, car il ne dit pas : «Dans un, deux ou trois jours,» mais «le jour même où vous en mangeriez, vous mourrez de mort.» Voilà, dis-je, le Seigneur employant tous les moyens capables de faciliter à l'homme son salut. Et quand l'homme, malgré une sollicitude, des avertissements, des exhortations, des bienfaits si éclatants, est tombé, et qu'il a transgressé les préceptes divins, Dieu ne dit pas : Qu'espérer désormais ? quel avantage attendre ? L'homme a mangé, il est tombé, il a écouté le diable, il a violé mon commandement, il a reçu un coup mortel, il appartient à la mort, il a attiré sur lui la sentence, à quoi bon lui adresser maintenant la parole ? Il ne dit rien de semblable, il vient au contraire sur-le-champ vers Adam, l'entretient, le console, lui indique un remède inconnu, le travail et les sueurs; il met tout en œuvre jusqu'à ce qu'il ait relevé la nature humaine déchue, qu'il l'ait affranchie de la mort, conduite vers les cieux, comblée de biens supérieurs aux biens perdus, montrant par là au démon qu'il n'avait rien gagné à ses pièges, et qu'il verrait avant peu dans les cieux, parmi les anges, ces hommes qu'il faisait chasser du paradis.

Le Seigneur agit de même envers Caïn. Avant son crime il le prémunit; il l'avertit en ces termes : «Tu as péché; reste en repos. Vers toi se tourneront ses regards, et tu lui imposeras ton autorité.» (Gen 4,7) Quelle sagesse et quelle prudence ! Une chose, dit le Seigneur, t'inspire de la crainte; que ton frère, à cause de l'honneur que je lui ai fait, ne te ravisse ton droit d'aînesse et ne s'arroe une autorité qui ne convient qu'à toi. – En effet, aux aînés revenait une autorité que ne pouvaient revendiquer leurs frères. – Aie confiance, poursuit Dieu; ne crains pas, ne t'afflige pas à ce sujet. «Vers toi se tourneront ses regards, et tu lui imposeras ton autorité.» Langage qui revient à ceci : Conserve tes droits d'aînesse; sois vis-à-vis de ton frère un secours, un soutien, une protection; reste au-dessus de lui par l'empire et la puissance. Seulement, ne te précipite pas dans le crime et ne te laisse pas aller à ce meurtre impie. – Caïn, néanmoins, n'écouta pas ces conseils et ne se tint pas en repos; il accomplit ce meurtre horrible et plongea ses mains dans le sang de son frère. Et après cela ? Croyez-vous que Dieu se soit écrié : Ne songeons plus à lui désormais ? quel avantage en sortirait-il ? Il a consommé le meurtre, il a immolé son frère, il a dédaigné mes avis, il n'a pas reculé devant un odieux et inénarrable forfait; et quand je ne lui avais épargné ni sollicitudes, ni enseignements, ni conseils, il a chassé tous les souvenirs de son cœur, et nul motif n'a pu ébranler sa résolution. Qu'il soit donc rejeté et abandonné à l'avenir, et qu'il reste indigne de tout intérêt de notre part.

Ce n'est point de cette façon que Dieu a parlé, ni que Dieu a agi. Il fait encore des avances à Cain, et pour le ramener, l'interroge en ces termes : «Où est Abel, ton frère ?» (Gen 4,9-10) Quoique Caïn prétende l'ignorer, Dieu ne le lâche pas; il l'oblige à faire malgré lui l'aveu de son attentat. Caïn ayant répondu : «Je l'ignore,» le Seigneur ajoute : «La voix du sang de ton frère s'élève de la terre jusqu'à moi.» Le fait lui-même proclame le fratricide. – Que dit Caïn ? «Mon crime est trop grand pour m'être pardonné; vous me rejetterez de la face de la terre, et je finirai loin de votre présence.» (Ibid., 13,14) Voici le sens de ce passage :

Sans doute mon crime ne mérite ni excuse, ni indulgence, ni pardon; et si vous voulez tirer vengeance de ce forfait, je deviendrai en butte à la haine universelle, abandonné que je serai de votre secours. Et Dieu de répondre : «Non, il n'en sera pas ainsi; quiconque tuera Caïn sera puni sept fois.» (Ibid., 15) Ne crains pas à ce sujet; tu vivras longtemps encore; et si quelqu'un te frappe mortellement, il en sera sept fois puni. En effet, le nombre sept, dans

HUITIÈME DISCOURS



l'écriture exprime une idée de multitude. Comme Caïn était déjà condamné à des supplices de diverses natures, à l'angoisse, au tremblement, aux gémissements, à une sombre humeur, à une sorte de paralysie corporelle, Dieu dit : «Celui qui te tuera et te délivrera de ces maux, en assumera sur lui le faix. Quelque dur et sévère que paraisse ce châtiment, il n'en est pas moins une preuve de la profonde sollicitude du Seigneur. Dans le dessein de rendre plus sages les futurs habitants de la terre, il impose à Caïn un châtiment capable de lui faire expier sa faute. S'il l'eût exterminé sur-le-champ, cet infortuné eût disparu entraînant avec lui son crime, qui n'eût pas ainsi été connu de la postérité. En lui permettant, au contraire, de vivre longtemps encore avec ce tremblement, il en faisait un maître qui, par son seul aspect et l'agitation de son corps, avertissait les personnes témoins de ce spectacle de ne pas commettre de pareils attentats, si elles ne voulaient pas subir de pareils supplices; et en même temps il le ramenait lui-même à de meilleurs sentiments. Cette frayeur et ce tremblement, cette vie d'angoisse, cette faiblesse corporelle le

retenaient, pour ainsi parler, en captivité,

l'empêchaient de commettre de nouveau un crime semblable, lui rappelaient sans cesse celui qu'il avait commis, et de cette façon établissaient son âme dans une modération plus grande.

3. Mais tout en disant ces choses, il me vient dans l'esprit d'aborder une autre question et de chercher pourquoi, après avoir reconnu son crime, condamné sa conduite, avoué que son forfait était trop grand pour mériter de pardon, que sa cause était indigne d'être défendue, Caïn n'est pas parvenu à effacer ses péchés, le Prophète disant cependant : «Soyez le premier à avouer vos iniquités, et vous serez justifié;» pourquoi, enfin, il a été condamné. C'est qu'il n'a pas accompli dans sa vérité le mot du Prophète. Celui-ci ne se borne pas à dire : «Avouez vos iniquités;» mais il ajoute : «Soyez le premier à avouer vos iniquités.» C'est à savoir qu'il ne suffit pas de dire ses fautes, qu'il faut les dire tout d'abord, et sans attendre accusation ni réprimande. Or Caïn n'agit pas ainsi; il attendit que Dieu le gourmandât; ou plutôt il opposa une négation formelle à de telles observations. Quand son crime eut été mis à découvert, alors seulement il en convint; ce qui n'est certes pas une confession. En conséquence, mon bien-aimé, vous aussi, quand vous aurez commis quelque faute, n'attendez pas qu'un autre vous accuse; avant qu'on vous accuse et qu'on s'élève contre vous, reconnaissez le mal que vous aurez fait; en sorte que, si l'on vous met ensuite en cause, on ne supplée pas au défaut de votre confession, mais que ce soit une simple correction de la part de celui qui vous a signalé. De là ce mot d'un sage : «Le juste commence par s'accuser lui-même.» (Pro 18,17) Ainsi, la question n'est pas seulement de s'accuser soi-même, mais d'être le premier à s'accuser soi-même, sans attendre d'ailleurs aucune réprimande. Après son triste reniement, Pierre ne tarde pas à songer à son péché; avant que personne l'accuse, il avoue sa faiblesse, il pleure amèrement, et il efface si bien ce reniement, qu'il devient le premier des apôtres, et qu'il est chargé de l'univers entier.

Je disais donc (car il faut revenir à notre point de départ), je disais, et ce qui précède l'a suffisamment démontré, qu'il ne faut pas abandonner nos frères déchus, ni les mépriser; mais, de même qu'on les prémunit avant la faute, nous devons après la faute les entourer de la sollicitude la plus vive. Ainsi font les médecins; ils indiquent d'abord aux hommes les moyens propres à maintenir leur santé et à se préserver de toute maladie; mais si l'on néglige ces recommandations et si l'on tombe dans quelque maladie, les hommes de l'art, loin de nous abandonner, nous prodiguent toute espèce de soins, afin de nous délivrer de nos maux. Ainsi faisait Paul : il ne délaissa pas l'impudique après sa faute, après son crime abominable, crime inconnu aux païens eux-mêmes; cet homme qui n'acceptait pas de frein, qui se refusait à tout remède, que rien n'arrêtait et qui fuyait sa guérison, l'Apôtre le rendit à la santé, et l'y rendit si complètement, qu'il le rattacha au corps de l'Eglise. Il ne se dit pas à lui-même : A quoi bon

HUITIÈME DISCOURS

s'en occuper ? quel avantage en résulterai-t-il ? son crime infâme a été consommé, la faute est faite; le criminel ne veut pas renoncer à son libertinage : au contraire, il est plein d'orgueil et de hautes pensées; sa blessure en est devenue incurable ; laissons-le donc et ne pensons plus à lui. Il ne dit rien de pareil : c'est plutôt là une raison pour déployer la plus grande sollicitude; en sorte que, Je voyant précipité dans cet abîme affreux, il ne cesse d'employer la crainte, les menaces, les châtements, et de prendre, soit par lui-même, soit par autrui, tous les moyens imaginables, jusqu'à ce qu'il l'ait conduit à reconnaître ses péchés, à sentir ses forfaits, enfin, jusqu'à ce qu'il l'ait délivré de toute souillure.

Faites de même, à votre tour : imitez le Samaritain que l'Evangile vous montre plein d'une si touchante sollicitude pour un infortuné. Un lévite était passé près du lieu où celui-ci gisait; un pharisien y était également passé; nul des deux ne s'inclina à ses côtés; ils le délaissèrent inhumainement et sans pitié, et poursuivirent leur chemin. Un Samaritain, qu'aucun lien ne rattachait à ce malheureux, loin d'agir de cette manière, s'arrêta, ému de compassion, versa sur ses plaies du vin et de l'huile, le plaça sur sa monture, le porta dans une hôtellerie, remit une certaine somme d'argent à l'hôte, et lui en promit encore davantage, pour rendre à la vie un homme avec lequel il n'avait rien de commun. Il ne se dit pas à lui-même : Pourquoi m'occuperais-je de cet homme ? Je suis Samaritain; il n'y a rien entre lui et moi. D'ailleurs, nous sommes loin de la ville, et il est incapable de marcher. S'il ne pouvait résister à la longueur de la route, il me faudrait porter son cadavre, être pris comme coupable de meurtre et subir une accusation d'homicide. – Il arrive souvent à des hommes de ne pas s'arrêter, pour ces raisons, auprès de ceux qu'ils aperçoivent couverts de blessures et expirants; non qu'il leur en coûte de les transporter et de donner de l'argent, mais de crainte d'être traînés devant un tribunal comme coupables du sang versé. Mais cet homme doux et charitable ne redoute rien de semblable : méprisant toutes ces considérations, il met le blessé sur son âne et le conduit à l'hôtellerie; aucune de ces choses ne l'effraie, ni le danger qu'il court, ni les dépenses pécuniaires, ni quoi qu'il puisse y avoir. Si ce Samaritain poussa si loin la charité et la mansuétude envers un inconnu, quelle indulgence obtiendrions-nous si nous ne prenions aucun soin de nos frères quand des maux plus graves les accablent ? Car les fidèles qui jeûnaient naguère sont, eux aussi, tombés entre les mains des Juifs, véritables brigands, ou plutôt, engeance plus funeste que les brigands eux-mêmes quels qu'ils soient, et qui causent à leurs victimes des maux bien plus redoutables. Ils n'ont pas mis en pièces leurs vêtements, ni couvert leurs corps de blessures, comme il arriva : au voyageur de l'Evangile; ce sont leurs âmes qu'ils ont meurtries; et après les avoir accablées de blessures sans nombre, ils se sont retirés, laissant ces infortunés gisant dans l'abîme de l'impiété.

4. Ne restons pas indifférents en présence d'une pareille scène; ne passons pas, le cœur sec, devant un spectacle aussi lamentable. D'autres le feraient-ils, vous, ne le faites pas; ne dites pas en vous-même : Je ne suis qu'un séculier; j'ai femme et enfants; ceci ne regarde que les prêtres; c'est l'affaire des solitaires. Le Samaritain ne disait pas non plus : Où sont donc les prêtres, où les pharisiens, où les docteurs des Juifs ? – Il saisit l'occasion favorable avec le même empressement qu'on mettrait à saisir l'occasion de s'emparer d'une proie des plus rares. Et vous aussi, quand vous verrez un homme malade, soit dans son âme, soit dans son corps, ne tenez pas ce langage : Pourquoi un tel et un tel n'en ont-ils pas pris soin ? Délivrez-le de ses maux, et n'allez pas demander compte aux autres de leur négligence. Si vous trouviez de l'or à terre, est-ce que vous vous diriez à vous-même : Pourquoi donc un tel ou un tel ne l'ont-ils pas emporté ? Est-ce que vous ne vous empresseriez pas de vous en rendre maître avant autrui ? Ayez les mêmes sentiments à l'endroit de vos frères déçus, et songez que vous avez trouvé dans les soins qu'ils réclament un véritable trésor. Versez-lui, onctueuse comme l'huile, la parole doctrinale; captivez-le par votre bienveillance, guérissez-le à force de patience, et il vous rendra plus riche que ne le ferait un trésor. «Celui qui tirera l'or pur du plomb vil, sera comme ma bouche.» (Jer 15,19) Qui pourrait s'égalier à un tel homme ? Ce que ni le jeûne, ni le sol pour couche, ni les veilles, ni toute autre chose ne saurait faire, le salut d'un frère l'obtient. Pensez aux fautes nombreuses et fréquentes que votre bouche a commises, aux paroles sacrilèges qu'elle a proférées, aux blasphèmes, aux outrages qu'elle a vomis, et vous n'hésitez pas à prendre soin de celui qui est tombé, cette seule action étant capable d'effacer toutes vos souillures. Que dis-je, d'effacer ? Votre bouche deviendra comme la bouche de Dieu. Quoi de comparable à un tel honneur ? Ce n'est pas moi qui me constitue garant de ces promesses; c'est Dieu même qui le dit : Sauvez un seul homme, et comme ma bouche, votre bouche sera pure et sainte.

Loin de nous, donc, toute négligence pour nos frères; n'allons pas dire de côté et d'autre. Combien il y en a qui ont jeûné et qui ont été séduits ! Venons plutôt à leur secours.

HUITIÈME DISCOURS

Quelque nombreux, que soient ceux qui ont jeûné, ne publiez pas, mon bien-aimé, ne divulguez pas le malheur de l'Eglise; portez-y remède. Si quelqu'un s'écrie : Bien des fidèles ont pratiqué le jeûne, fermez-lui la bouche, pour empêcher ce bruit de se répandre, et répondez-lui : pour moi, je n'en connais aucun; vous vous trompez, ô homme, et vous tombez dans l'erreur; peut-être connaissez-vous deux ou trois chutes, et là-dessus vous en proclamez un grand nombre. – Après avoir fermé les bouches accusatrices, occupez-vous de ceux qui ont été séduits, confirmant ainsi la sécurité de l'Eglise de deux manières, et en étouffant tout bruit fâcheux, et en ramenant au troupeau sacré les brebis égarées. N'allons pas répandre çà et là que tels et tels ont péché; mettons uniquement nos soins à relever ceux qui sont tombés. C'est une funeste habitude, c'est un bien grand mal de se borner à accuser ses frères sans venir à leur aide, de faire grand bruit de leurs faiblesses, sans y porter remède. Faisons disparaître cette habitude détestable, mes bien-aimés; car il en résulte des maux qui ne sont pas ordinaires. Comment cela ? Je vais vous le dire.

Quelqu'un tient de vous qu'un grand nombre de fidèles ont pris part au jeûne des Juifs; sana en accuser aucun, il communique à un tiers cette nouvelle : celui-ci à son tour la communique, sans y réfléchir, à un autre; en sorte que ce bruit défavorable grossissant peu à peu, il en résulte pour l'Eglise un opprobre notable, sans que nos frères tombés en retirent quelque avantage; au contraire, ils en souffrent beaucoup, et bien d'autres avec eux. Quand même ils seraient en très petit nombre, nous les multiplions à force de bavardages, ce qui fend plus faibles ceux qui sont debout, et détermine la chute de ceux qui menaçaient de tomber. En effet, le chrétien qui aura oui parler d'un grand nombre de fidèles qui ont jeûné, en deviendra plus négligent. S'il est faible, il accourra grossir les rangs des prévaricateurs. Gardons-nous bien de nous réjouir, soit de ce malheur, soit de tout autre, si nombreux que soient les violateurs de la loi; et loin de les faire connaître et d'en publier le nombre, fermons la bouche des autres et retenons leur langue intempérante. Ne venez pas me dire : Beaucoup ont jeûné. Ils sont beaucoup ? guérissez-les. Si je vous ai tant entretenus, ce n'est pas afin que vous en dénonciez une multitude, mais afin que vous réduisiez cette multitude à un petit nombre, ou, pour mieux dire, non seulement pour en diminuer le nombre, mais encore pour sauver ceux mêmes qui resteront. Ne divulguez pas les fautes; guérissez-les. De même que les personnes occupées, et occupées exclusivement à les divulguer, en grossissent le nombre, quelque restreint qu'il soit; de même ceux qui reprennent les parleurs et leur ferment la bouche, et qui s'occupent des pécheurs, si nombreux qu'ils soient, réussiront aisément à les ramener, et ne permettront pas que l'on soit faussement entaché de cette réputation. N'avez-vous pas entendu ces paroles de David pleurant Saül : «Comment les vaillants sont-ils tombés ? Ne l'annoncez pas dans Geth, et ne le publiez pas dans les rues d'Ascalon, de crainte que les filles des étrangers ne se réjouissent, et que les filles des incirconcis ne tressaillent d'allégresse.» (II Roi 1,19-20) Si David recommandait de ne pas répandre un fait aussi éclatant, pour ne pas donner aux ennemis sujet de se réjouir, ne devrions-nous pas, avec bien plus de raison, ne pas entretenir de nos maux les oreilles de nos ennemis, ni même celles des nôtres, afin que ceux-là n'aient pas à se réjouir en les apprenant, ni ceux-ci à se décourager ? étouffons tout bruit à cet égard et fermons-lui toutes les issues. Ne me dites pas : J'ai recommandé à un tel de garder cette communication pour lui. Vous n'avez pu vous taire; il n'aura pas plus de discrétion.

5. Ce que je dis ne s'applique pas seulement au jeûne actuel, mais à toutes les autres prévarications. Ne nous arrêtons pas à considérer le nombre de ceux qui ont failli, cherchons comment nous les retirerons de leur erreur. N'allons pas exalter le parti de l'ennemi, et abaisser le nôtre : ne faisons pas ressortir ses forces et notre faiblesse; suivons une ligne de conduite tout opposée. Il a suffi souvent d'un bruit pour abattre ou relever les âmes, pour les remplir d'une ardeur qu'elles ne connaissaient pas, et dissiper celle qu'elles possédaient. Aussi vous exhorté-je à seconder les bruits qui favorisent notre cause et en démontrent la grandeur, mais non ceux qui répandent l'opprobre sur nos frères en général. Apprenons-nous du bien, portons-le à la connaissance de tout le monde. Apprenons-nous quelque chose de nuisible et de mauvais, cachons-le parmi nous, et cherchons par tous les moyens à le faire disparaître. Dès ce moment, donc, allons de tous côtés, informons-nous de ceux qui sont tombés, notons-les, et, s'il le faut, n'hésitons pas à pénétrer dans leurs demeures. S'il en est que vous ne connaissiez à aucun titre et avec qui vous n'avez de rapport d'aucune sorte, recherchez avec soin quels sont ses amis et ses intimes, celui pour lequel il a le plus d'affection, et, prenant cet ami avec vous, présentez-vous chez lui. N'ayez pas honte, ne rougissez pas : si vous vous présentiez pour lui demander de l'argent, ou pour en recevoir quelque bienfait, vous auriez raison de rougir; mais comme votre démarche n'a pour motif que son salut, ce motif dissipe

HUITIÈME DISCOURS

pour vous toute cause d'embarras. Quand vous aurez pris un siège, entrez en conversation, et commencez par l'entretenir d'autre chose, afin qu'il ne soupçonne pas le but réel de votre visite. – Approuvez-vous les Juifs d'avoir crucifié le Christ, de blasphémer aujourd'hui contre lui et de le traiter de prévaricateur ? – Il n'osera répondre, s'il est chrétien, fût-il un des plus zélés judaïsants : Je les approuve. – Il fermera ses oreilles et vous dira : Assurément non, ô homme. – Une fois cet aveu obtenu, reprenez et parlez en ces termes : Comment donc êtes-vous en participation avec eux ? comment assistez-vous à leurs fêtes ? comment jeûnez-vous avec eux ? – Après cela, mettez en cause leur ingratitude; faites ressortir leurs prévarications, que proclament, comme je l'exposais récemment à votre charité, le lieu, le temps, le sacrifice et les prédictions des prophètes. Etablissez le vide et la vanité de leur culte, l'impuissance où ils sont de jamais recouvrer leur ancien rang, et la défense qui leur est faite d'exercer leur culte hors de Jérusalem. Parlez, en outre, de l'enfer, du tribunal redoutable du Christ, des comptes qui nous y seront demandés, de l'examen qu'il nous faudra subir sur tous les points, du châtement épouvantable réservé aux auteurs de pareils attentats. Remettez-lui en mémoire la parole de Paul : «Vous tous qui cherchez votre justification dans la loi, vous êtes déchus de la grâce;» (Gal 5,4) et cette menace du même Apôtre, «Si vous vous soumettez à la circoncision, le Christ ne vous servira de rien.» (Ibid., 2) Dites-lui que le jeûne judaïque, aussi bien que la circoncision, ferme à celui qui le pratique l'entrée du royaume des cieux, est-il d'autre part une infinité de bonnes œuvres. Dites-lui que si nous avons le nom et la qualité de chrétiens, c'est pour obéir au Christ et non pour courir vers ses ennemis. S'il allègue certaines guérisons et s'il vous dit : Ils s'engagent à soulager les malades, et voilà pourquoi je vais à eux découvrez-lui les impostures, les amulettes, les enchantements, les philtres auxquels ils ont recours; ce n'est pas d'une autre manière qu'ils obtiennent des apparences de guérison; car, pour des guérisons véritables, ils n'en sauraient opérer.

Je vais encore bien plus loin, et je dis que : ces guérisons fussent-elles véritables, il vaudrait mieux mourir que de recourir à des ennemis de Dieu et d'être guéri de cette manière. Quel avantage à sauver le corps, si la perte de l'âme en est le prix ? Quel bénéfice retirerons-nous de quelques jouissances goûtées ici-bas, si nous devons être envoyés au feu de l'enfer ? Pour leur ôter ce prétexte de la bouche, voici ce que dit le Seigneur : «S'il s'élève au milieu de vous un prophète, ou un homme qui prétende avoir eu une vision, qui prédise un prodige et une merveille, et que ce qu'il ait annoncé arrive, et qu'il vous dise : Allons, suivons des dieux étrangers que vous ignorez, et servons-les, vous n'écoutez pas ce prophète, parce que le Seigneur Dieu vous éprouve pour savoir si vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme.» (Dt 13,4-3) C'est à savoir, si un prophète vient vous dire : J'ai le pouvoir de ressusciter un mort, de rendre la vue à un aveugle; mais écoutez-moi, et prosternons-nous ensemble devant les démons, et sacrifions aux idoles; si, de plus, celui qui parle ainsi parvient réellement à guérir un aveugle, ou à ressusciter un mort, même dans ce cas, n'ajoutez pas foi à ses paroles. Pourquoi cela ? Parce que Dieu, pour vous éprouver, lui a concédé ce pouvoir; non assurément qu'il ignorent vos sentiments, mais il a voulu vous donner l'occasion de montrer si vous l'aimez d'un amour véritable. Or, quiconque aime, ceux qui s'efforcent de le séparer de son bien-aimé rendissent-ils la vie à des cadavres, ne sacrifiera pas de la sorte celui qu'il aime. Si Dieu adressait cette leçon aux Juifs, à plus forte raison nous l'adresse-t-il à nous, qu'il a formés à une meilleure philosophie, auxquels il a ouvert la porte de sa résurrection, auxquels il recommande de ne pas mettre notre amour dans les choses présentes, et de reporter toutes nos espérances vers la vie à venir.

6. Vous dites qu'une maladie corporelle vous tourmente et vous accable. – Vous n'avez pas encore souffert tout ce qu'a souffert le bienheureux Job; vous n'en avez pas même souffert la plus petite partie. Il venait de perdre soudain ses troupeaux de bœufs et de brebis, et tous ses biens, quand ses enfants lui furent également enlevés : tous ces malheurs arrivèrent en un seul jour; en sorte que la nature de ces calamités, aussi bien que leur succession non interrompue, pesaient simultanément sur cet athlète. Après tout cela, une plaie mortelle couvrit son corps; il vit les vers y fourmiller de toutes parts; et il dut s'asseoir nu sur un fumier, offrant à ceux qui le voyaient un exemple éclatant d'infortune, lui, l'homme juste, sincère, religieux, et qui s'était éloigné de toute œuvre mauvaise. Encore ses maux ne se bornèrent-ils pas là : il s'y joignit des tortures qui ne lui laissaient de relâche ni le jour, ni la nuit, et les obsessions d'une faim étrange et bien singulière. «Ce qui me soulève le cœur, voilà ma nourriture;» c'est-à-dire, des outrages quotidiens, des moqueries, des sarcasmes et des risées. (Job 6,7) «Mes serviteurs, s'écrie-t-il, et les enfants de mes femmes se sont élevés contre moi; pendant les nuits, ce sont des frayeurs, une torture de pensées continuelles !» – Néanmoins sa femme lui indiquait un moyen de s'affranchir de ces épreuves en ces termes :

HUITIÈME DISCOURS



«Emporte-toi contre le Seigneur, et meurs.» (Ibid., 2,9) Blasphème, et tu seras débarrassé des peines qui t'assiègent. Quoi donc ? ce conseil changea-t-il les dispositions du saint homme ? Au contraire, il les confirma si bien, que Job n'hésita pas à réprimander cette femme. Il aimait mieux, pour lui, souffrir des tortures, des calamités et des misères de toute sorte, que de chercher dans le blasphème le terme de ses afflictions.

Pareillement, cet homme, qui était infirme depuis trente-huit ans, et qui chaque année venait à la piscine, sauf à ne pouvoir en approcher et à ne pas recouvrer la santé; cet homme, qui voyait chaque année d'autres infirmes guérir parce qu'ils étaient assistés de plusieurs de leurs semblables, tandis que lui-même, dépourvu de tout appui, restait toujours dans le même état de douleur; cet homme, dis-je, n'alla pas trouver les devins, il ne rechercha pas les enchanteurs, il n'attacha pas de talisman sur lui; il attendit-le secours qui

vient de Dieu : et c'est pourquoi il finit par obtenir cette guérison admirable et extraordinaire. (Jn 5) Lazare passa, lui aussi, non pas seulement trente-huit années, mais sa vie entière, en proie à la faim et exposé à devenir la pâture des chiens. Telle était la faiblesse de son corps, qu'il ne pouvait repousser ces animaux qui se jetaient sur lui et léchaient ses plaies. Celui-là non plus ne recherchait pas d'enchanteurs, ne se couvrait pas d'amulettes, ne recourait point aux prestiges, n'appelait point auprès de lui des imposteurs, n'usait d'aucun de ces arts criminels; et il aima mieux expirer au milieu de ces maux, que d'imposer à sa piété le moindre sacrifice. Comment donc nous justifier, nous qui, à la moindre fièvre, à la plus légère blessure, tandis que les saints personnages montraient dans leurs épreuves une telle force d'âme, courons aux synagogues, appelons dans nos maisons des empiriques et des charlatans ? N'avez-vous pas oui ce que dit l'Écriture ? «Mon fils, si vous vous disposez à servir le Seigneur, préparez votre âme pour la tentation, redressez et fortifiez votre cœur. Dans la maladie et la pauvreté, ayez confiance en lui. De même que l'or se purifie dans le feu, de même l'homme se purifie dans le creuset de l'humiliation.» (Ec 2,1-5) Si vous flagelliez votre esclave, et que celui-ci, après trente ou cinquante coups reçus, revendiquât sur-le-champ sa liberté, ou bien se dérobat à votre autorité pour se réfugier chez des gens qui vous haïssent et pour les irriter contre vous, cet esclave serait-il, je vous le demande, excusable à vos yeux, et pourrait-on intercéder en sa faveur ? Certainement non. – Pourquoi cela ? Parce que c'est le devoir du maître de châtier son serviteur. En outre, à vouloir s'enfuir, l'esclave n'aurait pas dû se retirer chez des ennemis de son maître, chez des gens qui le haïssaient, mais chez quelques-uns de ses amis ou de ses proches. – Lors donc que Dieu vous châtiara, ne cherchez pas un asile chez les Juifs, ses ennemis, de crainte d'accroître sa fureur contre vous : recourez à ses amis, aux saints, aux martyrs, à l'eux qui se sont rendus agréables à ses yeux et qui jouissent sur lui d'un crédit considérable. Et pourquoi parlé-je de maîtres et d'esclaves ? Le fils qui serait cruellement châtié par son père ne saurait agir de la sorte, et briser les liens qui l'unissent à l'auteur de ses jours. La loi de la nature, aussi bien que les lois établies par les hommes, lui font un devoir, serait-il frappé de verges, éloigné de la table, chassé de la maison paternelle, ou puni de toute autre manière, de supporter ces traitements avec patience, et lui refusent toute excuse légitime s'il ne consent pas à se soumettre et à obéir. Il aura beau de répandre en lamentations après quelque châtiment que lui aura infligé son père, il entendra cette réponse sortir de toutes les bouches : Celui qui vous a frappé est votre père et votre maître; il a le droit de vous traiter comme il lui plaît, et vous devez vous plier à tout avec mansuétude.

Donc les serviteurs supportent leurs maîtres, les enfants leurs parents, bien que souvent ils soient injustement punis; et vous ne vous soumettriez pas aux corrections de Dieu, le plus légitime de tous les maîtres, de Dieu, qui vous aime plus qu'un père, qui ne punit jamais par ressentiment, et ne se propose en toutes choses que votre intérêt ! Et dès qu'il surviendra une maladie insignifiante, vous vous déroberiez à sa souveraineté pour aller vers les démons, pour accourir vers les synagogues ? Et quel pardon pourriez-vous attendre ? Comment oseriez-vous implorer ensuite de nouveau le Seigneur ? Quel autre même, eût-il le crédit de Moïse, oserait prier en votre faveur ? Non, personne ne le pourrait. N'entendez-vous pas ce que Dieu disait des Juifs à Jérémie : «Ne prie point pour ce peuple; car Moïse et Samuel, priaient-ils pour lui, je ne les exaucerais pas.» (Jer 31,7-16; 15,1) C'est qu'il y a des

HUITIÈME DISCOURS

péchés indignes de toute indulgence, et que l'on ne saurait excuser. N'attirons pas sur nous un semblable courroux. Au surplus, sembleraient-ils par leurs enchantements calmer les ardeurs de la fièvre, ce qu'ils ne font pas, les Juifs allumeraient dans notre conscience une fièvre plus funeste; vous sentiriez tous les jours l'aiguillon du remords, le fouet de la con : science qui vous répéterait : Tu t'es conduit en impie et en prévaricateur; tu as violé l'alliance contractée avec le Christ, et pour une légère indisposition tu as sacrifié ta foi. Es-tu donc le seul que ce mal ait atteint ? N'y a-t-il pas des hommes en proie à des maux bien plus affreux ? Pourtant, nul d'entre eux n'a poussé aussi loin l'audace; toi seul, lâche et efféminé que tu es, as immolé ton âme. Comment te défendras-tu devant le Christ ? comment le supplier dans tes prières ? dans quels sentiments te présenteras-tu désormais à l'église ? de quels yeux considèreras-tu désormais le prêtre ? quelle main porteras-tu sur la table sacrée ? de quelles oreilles écouteras-tu la lecture qu'on fait des saintes Ecritures ?

7. Voilà ce que le remords, avec son aiguillon, ce que la conscience, avec ses fouets, vous répéteront chaque jour. Que peut être la santé pour nous, si cette foule de pensées accusatrices doit bouleverser notre âme ? Si vous preniez un peu patience, si vous ne faisiez aucun cas des gens qui veulent, ou se livrer à quelque incantation, ou entourer votre corps de bandelettes magiques, et si vous les chassiez ignominieusement de votre maison, vous recevriez aussitôt de votre conscience un soulagement. Quelles que soient les ardeurs dont la fièvre vous embraserait, votre âme vous pénétrerait de la fraîcheur et de la volupté les plus douces. De même que, après avoir recouvré la santé au moyen des incantations, vous seriez néanmoins plus malheureux que les patients en proie à la fièvre, au souvenir de la faute commise; de même, seriez-vous possédé par la fièvre et par mille autres maux, dès que vous aurez repoussé ces hommes impurs, vous serez dans un état préférable à l'état d'une parfaite santé; votre esprit sera dans l'allégresse, votre âme dans la joie et le bonheur; votre conscience vous approuvera et vous félicitera en ces termes : Courage, courage, serviteur du Christ, guerrier fidèle, athlète de la piété, qui as aimé mieux mourir dans les épreuves que de désertier les sentiments de la religion; tu paraîtras en ce jour dans les rangs des martyrs. Comme ceux-ci ont préféré les tourments et les verges pour arriver aux célestes honneurs, ainsi tu as choisi aujourd'hui les tourments et les accès de la fièvre, plutôt que de te soumettre à des incantations et à des pratiques impies, ton âme, nourrie de ces espérances, restera insensible aux douleurs qui t'assaillent.

D'ailleurs, si cette fièvre ne vous emporte pas, une autre le fera infailliblement : si nous évitons la mort en ce moment, plus tard nous ne l'éviterons pas. Nous avons reçu ce corps périssable, non pour céder à ses passions et exercer l'impiété, mais pour tourner vers la piété ces mêmes passions. Notre condition périssable, et la mort à laquelle est voué notre corps seront pour nous, si nous observons la tempérance, un sujet de mérites et d'une grande confiance, et pour la vie à venir, et même pour la vie présente. Quand vous aurez honteusement expulsé de votre maison les enchanteurs, votre conduite deviendra l'objet des louanges et de l'admiration universelle, et l'on dira : Un tel, malade et souffrant, n'a point cédé aux conseils pressants de quelques individus qui l'exhortaient à recourir à des incantations magiques, et il leur a répondu : Mieux vaudrait mourir que de trahir à ce point la piété. – Et ceux qui entendront ces paroles d'applaudir, et tous d'être ravis d'admiration et de glorifier le Seigneur. Cet éloge ne sera-t-il pas plus honorable pour vous que n'importe quel nombre de statues, plus brillant que n'importe quelles images, plus éclatant. que n'importe quelle dignité ? Tous seront unanimes à vous exalter, à vous féliciter, à vous combler de couronnes; de plus, vos frères en deviendront meilleurs; ils s'efforceront d'imiter et de reproduire votre courage; et si l'un d'entre eux agit de même, vous en serez récompensé, parce que vous aurez provoqué son émulation. Aux éloges que suscitera votre vertu se joindra aussi un prompt soulagement de vos souffrances, soit que vos généreuses dispositions vous attirent de la part de Dieu une plus grande bienveillance, soit que tous les saints, heureux de votre ferveur, prient du fond de leur cœur pour vous.

Si tel doit être ici-bas le prix de votre courage, songez aux couronnes qui vous seront données plus tard, lorsqu'en présence des anges et des archanges le Christ, paraissant et vous prenant par la main, vous conduira sur ce magnifique théâtre et dira à toute cette assemblée : Voilà un homme qui un jour, dévoré par la fièvre, quand un grand nombre de personnes le pressaient de mettre un terme à ce mal, repoussa, par respect pour mon nom et par crainte pour moi, ceux qui lui garantissaient à ce prix sa guérison, et les chassa ignominieusement, aimant mieux être victime de son mal que de renoncer à mon amour. – Il fait l'éloge de ceux qui lui ont donné à boire, qui l'ont vêtu, qui l'ont rassasié; à plus forte raison le fera-t-il de ceux qui, pour lui plaire, se seront condamnés aux ennuis de la maladie. Il y a de la différence

HUITIÈME DISCOURS

entre donner du pain, un vêtement, et endurer une longue maladie; cette action-ci est bien plus méritante que celle-là : plus il y a de peine à la faire, plus la récompense en sera brillante. Repassons dans notre esprit ces considérations, que nous soyons en santé, ou que nous soyons malades; entretenons-en les autres. Nous arrivera-t-il d'être saisis par quelque fièvre redoutable, tenons-nous à nous-mêmes ce langage : Si nous venions à être accusés d'un crime, traduits devant la justice, puis à être suspendus, à avoir les flancs déchirés, force ne serait-elle pas de supporter ces traitements, quoique sans avantage aucun et sans récompense aucune ? Raisonçons maintenant de la même manière. De plus, portons nos regards sur la récompense promise à notre courage, récompense bien capable de relever une âme abattue. – Mais la fièvre est bien cruelle. Opposez-lui le feu de l'enfer, que vous éviterez sûrement si vous vous résignez à endurer votre fièvre avec générosité; songez aux apôtres, à tout ce qu'ils ont souffert; songez aux justes qui ont toujours été dans les tribulations; songez au bienheureux Timothée qui, dans ses infirmités, n'eut pas un instant de relâche, et qui ne fut jamais sans quelque maladie. C'est Paul qui l'indique dans ces paroles : «Prenez un peu de vin, à cause de la faiblesse de votre estomac et de vos fréquentes infirmités.» (I Tim 5,23) Si ce juste, ce saint, cet homme qui fut investi d'une dignité des plus élevées, qui ressuscita des morts, chassa les démons, guérit chez les autres une foule de maladies, eut-il souffrir tant de maux, quelle justification sera la vôtre, à vous, que des maladies passagères troublent et abattent ? N'avez-vous pas entendu ce mot de l'Écriture : «Dieu châtie celui qu'il aime; il frappe de verges ceux qu'il reçoit parmi ses enfants ?» (Heb 12,6; Pro 3,12) Combien de chrétiens ont fréquemment aspiré à la couronne du martyr ! Voici cette couronne toute prête. Pour la recevoir, il n'est pas nécessaire d'avoir à sacrifier aux idoles et de préférer la mort à ces sacrifices; observer une loi dont les conséquences peuvent amener la mort, c'est encore indubitablement un martyr.

8. Pour saisir la vérité de cette proposition, remettez-vous en mémoire le genre, la cause et l'auteur de la mort de Jean, le genre de la mort d'Abel. Ni l'un ni l'autre ne se virent en présence du feu de l'autel, d'une statue de fausse divinité; ni l'un ni l'autre ne furent mis en demeure d'immoler aux démons. L'un, simplement pour avoir repris Hérode, fut décapité; l'autre fut mis à mort parce que Dieu avait été plus satisfait de son sacrifice que de celui de son frère. Ont-ils été à cause de cela privés de la couronne du martyr ? et qui oserait le prétendre ? Au contraire, la mort qu'ils ont soufferte montre évidemment à tout le monde qu'ils occupent le premier rang parmi les martyrs. Si vous désiriez connaître la sentence que Dieu en a portée, écoutez le langage de Paul; il est hors de doute que ses paroles sont celles de l'Esprit saint : «Je crois, nous dit-il, avoir, moi aussi, l'Esprit de Dieu.» (I Cor 7,40) Quel est donc le langage de l'Apôtre ? Il commence par Abel, et dit qu'Abel, ayant offert un sacrifice que Dieu eut pour plus agréable que celui de Caïn, fut à cause de cela mis à mort. Venant ensuite aux prophètes et les passant en revue jusqu'à Jean, il dit : «Les uns ont été frappés par le tranchant du glaive, les autres ont péri dans les supplices.» (Heb 11,37) Et aussitôt d'énumérer leurs divers genres de mort, après quoi il ajoute : «Puis donc que nous voilà environnés d'une si grande nuée de martyrs, débarrassons-nous de tout ce qui nous appesantit, et courons par la patience.» (Ibid., 12,1) Vous le voyez, il qualifie de martyrs Abel, aussi bien que Noé, Abraham, Isaac et Jacob; car ceux-ci, également, sont morts pour Dieu. C'est dans ce sens que Paul s'écriait : «Je meurs tous les jours;» (I Cor 15,31) non qu'il mourût réellement, mais il embrassait la mort par sa volonté. De même pour vous, si vous ne voulez ni des enchantements, ni des philtres, dans le cas où vous viendriez à mourir, vous seriez véritablement martyrs, parce que, tandis qu'on vous promettait de vous guérir à l'aide de pratiques impies, vous avez préféré une sainte mort.

Que ceci soit dit contre les personnes qui soutiennent et prétendent emphatiquement que les démons guérissent. Mais vous comprendrez qu'il n'en est pas de la sorte, par cette seule parole sur le diable, sortie de la bouche du Christ : «Il était homicide dès le commencement.» (Jn 8,44) Dieu dit : Il est homicide; et vous recourez à lui comme à un médecin ? Et quelle excuse aurez-vous, dites-moi, quand vous serez mis en cause, vous qui jugez les impostures des Juifs plus dignes de foi que les sentences du Christ ? Dieu disant : «Il est homicide;» les Juifs répondant : «Il peut guérir les maladies,» et s'inscrivant en faux contre la parole divine, lorsque vous vous soumettez à leurs incantations et à leurs prestiges, vous affirmez par votre conduite, quand même vous ne le feriez pas en paroles, que les Juifs méritent plus de confiance que le Christ lui-même. Si le diable est homicide, les démons qui le servent le sont également. Le Sauveur vous l'a du reste montré par des faits : quand il leur permit d'entrer dans un troupeau de porcs qu'ils précipitèrent tout entier dans la mer, il vous enseignait qu'ils traiteraient de même les hommes, et qu'ils les extermineraient aussitôt, si

HUITIÈME DISCOURS

Dieu les laissait libres de le faire. Mais il les a contenus, il a mis obstacle à leur dessein, et ne leur a point permis de nous traiter de la sorte. Ce qu'ils firent des pourceaux, quand la permission leur eut été octroyée, montre leurs intentions à notre égard. S'ils les exterminèrent, ils ne nous eussent certainement pas mieux traités. Ne vous laissez donc pas séduire par leurs mensonges, mon bien-aimé; restez inébranlable dans la crainte de Dieu. Et comment entreriez-vous dans une synagogue ? Si vous signez votre front, aussitôt s'évanouira l'influence mauvaise qui y réside : si vous ne vous signez pas, vous jetez vos armes sur le seuil, et le diable, vous trouvant nu et désarmé, vous accablera d'une infinité de maux.

Mais à quoi bon insisterions-nous sur ce point ? Vous-même voyez à vous rendre dans ce lieu funeste une faute des plus graves, comme le prouve la manière dont vous l'abordez. C'est à la dérobée que vous tâchez d'en approcher; vous recommandez bien à vos serviteurs, à vos amis, à vos voisins de n'en rien dire aux prêtres; et si quelqu'un vous signale, vous vous emportez aussitôt. Quelle est votre folie de vous appliquer à tromper les hommes, et sous les regards de Dieu, qui est présent partout, d'oser commettre, sans rougir, cette prévarication ? Mais Dieu ne vous inspire pas de crainte; alors soyez au moins retenu par les Juifs. De quels yeux les considérerez-vous, avec quel front leur parlerez-vous, si, tout en confessant votre qualité de chrétien, vous fréquentez leurs synagogues et allez implorer leurs secours ? Ne prévoyez-vous pas avec quels rires ils vous accueilleront, les moqueries, les sarcasmes, l'ignominie, les injures dont ils vous couvriront, sinon publiquement, du moins au fond de leur cœur ?

9. Or je vous le demande, est-ce là quelque chose de bien, quelque chose de supportable ? Quand même il faudrait endurer mille morts, quand même il faudrait endurer les maux les plus affreux, ne vaudrait-il pas mieux se résoudre à ces fâcheuses extrémités que de devenir pour ces impies un sujet de moquerie et de risée, et de vivre en outre avec une mauvaise conscience ? Si je vous tiens ce langage, ce n'est pas seulement pour que vous écoutiez, mais pour que vous travailliez à la guérison des fidèles en proie à ces maux. Comme nous reprochons à ces derniers leur faiblesse dans la foi, nous vous reprochons à vous aussi, de ne pas vouloir travailler à la guérison de ces malades. D'écouter, quand vous venez ici, est-ce là, mon bien-aimé, tout ce qu'on demande de vous ? N'est-on pas condamnable lorsque, à l'audition de la doctrine, on ne joint pas les mœurs ? Si vous êtes chrétien, c'est pour imiter le Christ, pour vous soumettre à ses lois. Le Christ lui-même, comment s'est-il conduit ? Ce n'est pas à Jérusalem, au sein du repos, qu'il appelait à lui les malades; il parcourait les villes et les bourgades, guérissant toute sorte de maladies, et celles du corps et celles des âmes. Pourtant il pouvait, quoique résidant en un seul endroit, appeler à lui tous les affligés. Il ne le fit pas, pour nous engager par son exemple à chercher de tous côtés ceux qui périclissent. C'est encore cet enseignement qu'il nous a donné dans la parabole du berger. Il ne resta pas au milieu de ses quatre-vingt-dix-neuf brebis à attendre le retour de la brebis errante; il partit lui-même, la trouva, après l'avoir trouvée, la chargea sur ses épaules et la ramena. Ne voyez-vous pas les médecins agir de la même manière ? Ils n'exigent pas qu'on leur porte chez eux les malades dans leurs lits, ils vont eux-mêmes les visiter.

Faites de même, mon bien-aimé; vous le savez, la vie présente est courte, et si nous ne profitons de ces avantages, nous compterons vainement sur le salut. Une seule âme que nous aurons gagnée pourra plus d'une fois nous soustraire au fardeau d'innombrables fautes et devenir au jour du jugement la rançon de notre propre âme. Souvenez-vous du motif pour lequel les prophètes, les prêtres, les apôtres, des anges ont été à plusieurs reprises envoyés, de celui pour lequel le Fils unique de Dieu est lui-même venu. N'est-ce pas pour sauver les hommes, n'est-ce pas pour les ramener de leurs égarements ? Agissez ainsi dans la mesure de votre pouvoir, et consacrez tous vos soins et votre zèle à ramener vos frères errants. C'est à cela que je ne cesse de vous inviter dans chacune de nos assemblées; que vous y fassiez attention ou non, je ne renoncerai pas néanmoins à ce langage. Telle est la loi que nous avons reçue de Dieu; que l'on nous écoute ou que l'on ne nous écoute pas, nous ne cesserons de remplir cette tâche. Si vous écoutez et mettez en pratique nos conseils, il nous sera bien doux d'accomplir ce ministère; si vous les recevez avec froideur et indifférence, nous l'accomplirons avec une profonde tristesse. A la vérité nous n'avons rien à redouter de votre négligence, ayant fait tout ce qui dépendait de nous; mais quoique nous ne courions aucun risque, puisque nous n'avons rien négligé de notre part, il nous est bien pénible de songer aux accusations qui pèseront sur vous au jour de la justice. C'est qu'il n'est pas pour vous sans danger d'écouter les instructions qu'on vous adresse, si vous n'y joignez les œuvres. Voici le langage terrible que le Christ, reprenant les docteurs qui enfouissent la doctrine, tient aux personnes qu'ils instruisent. Après ces mots : «Il fallait remettre mon argent entre les mains des banquiers;» il

HUITIÈME DISCOURS

ajoute : «Et à mon retour je l'eusse recouvré avec ses intérêts;» (Mt 25,27) montrant par là que, la doctrine sainte (et c'est ce qu'il faut entendre par l'argent remis au banquier), celui qui l'a reçue doit la faire valoir pour rendre l'intérêt au maître. Or l'intérêt de la doctrine n'est autre que la pratique des œuvres.

Puisque nous vous avons confié notre argent, à vous maintenant d'en restituer à votre maître l'intérêt, à savoir le salut de vos frères. Si vous vous contentez de retenir les avis qu'on vous a donnés, sans en retirer aucun profit, je crains fort que vous ne subissiez le châtement de celui qui avait enfoui le talent. On le jeta pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures, parce qu'il n'avait pas fait profiter autrui de ce qu'il avait appris lui-même. Si nous voulons éviter ce sort, marchons sur les traces du serviteur qui reçut cinq et de celui qui reçut deux talents. Quand même il faudrait mettre en œuvre les discours, l'argent, les fatigues corporelles, les prières, quoi qu'il faille faire enfin pour le salut du prochain, ne nous y refusons pas, afin que, multipliant de toute façon, chacun de notre côté, le talent que Dieu nous a donné, nous puissions entendre cette douce parole : «Courage, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle sur de petites choses, je t'établirai sur les grandes; entre dans la joie de ton Seigneur.» (Mt 25,21) Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, par lequel et avec lequel la gloire et la puissance appartiennent au Père ainsi qu'au saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

Traduction de J. Bareille (1866)

